

Souvenirs d'Emile Biasini (1922-2011)

Lorsque je m'engageais en 2005 dans l'académisme d'une thèse sur Gaëtan Picon, mon intuition me guida d'emblée jusqu'à la rue Duroc chez Emile Biasini que j'avais croisé, quelques mois plus tôt, à La Rochelle. Impressionnée par sa carrière, inquiète devant la perspective d'un tempérament que j'imaginai éruptif et sans partage, je craignais, en début de projet, de l'agacer par la naïveté de mes propos ou le contresens de questions dénuées de fondements. Il m'accueillit dans un vaste bureau, non sans auparavant m'avoir montré les cimaises d'un salon lumineux sur lesquelles brillaient en sombre des œuvres de Soulages ou de Zao Wou-Ki. Puis, face à face, séparés par la seule barrière d'un enregistreur, confortés par la présence d'archives personnelles sur la validité desquelles il entendait bien m'éclairer, à l'ombre d'une bibliothèque témoin d'une curiosité littéraire et artistique où l'éclectisme contemporain dominait, nous nous engageâmes, plusieurs semaines durant, dans une conversation aux allures biographiques : je la voulais ainsi car elle seule me semblait pouvoir objectiver la narration personnelle que j'attendais sur Gaëtan Picon. Je ne sais s'il me dit tout alors. Il avait déjà écrit, s'était exprimé devant l'Association Georges Pompidou, mais il me confia : « *Vous savez, je compte bien tout déballer, me 'mettre à table', il est temps. J'ai le sentiment que vous allez m'entendre puisque vous comprenez Gaëtan [Picon] et que, moi aussi, à un point que vous n'imaginez sans doute pas* ». Dans un premier mouvement, refusant le cadre d'entretien proposé, il parla, sans fard, dans la brusquerie, la provocation aussi, me testant pour évaluer mes supposées barrières et prétendues connaissances. L'essai achevé : deux heures de phrases directes et elliptiques plus tard qui me laissèrent exsangue autant qu'inquiète, il me dit, amusé : « *Vous tenez le choc, c'est bien : revenez mercredi prochain* ». Cette fois-là, nous discutâmes vraiment et les souvenirs, dix heures durant, surgirent dans une sincérité que jamais je n'aurais osé espérer. Enfant du Sud, il raconta sa famille et ses études à Aix, le choix de faire « *Colo* », l'Afrique du Dahomey, de la Guinée ou du Tchad qui firent de lui cet « *administrateur de la brousse* » qui, au début, séduisit tant Malraux. Appelé au ministère des Affaires culturelles en construction, il « *faisait la cuisine en suivant les recettes de Gaëtan* ». Véritable « *Vendredi de Picon* », réglant ses comptes aux « *petits coqs endimanchés [...] qui ne faisaient rien sinon des intrigues de Cabinet* », il y déploya sa force colossale de grand commis de l'Etat au service des Théâtres, de la Musique et de l'Action culturelle, changeant les rites, bâtissant les Maisons de la Culture, « *[...] carrefour d'idées et d'échanges [...] où les usagers rencontrent Molière, Braque, Debussy [...]* ». Mais 1966 signa la fin commune du tandem Biasini/Picon, Malraux préférant à Boulez Landowski « *inconnu au-delà de Bécon-les-Bruyères* ». « *Grillé* » (*sic*), Biasini retourna aux Finances, puis à l'ORTF, en Aquitaine, où avec le bordelais Picon, il tenta en 1973 - sans succès hélas ! - une « *Villa Médicis* » au sein de laquelle les amis communs, de Jean-Louis Barrault à Boulez, pourraient « *Créer* ». La seconde moitié des années 1980 et la confiance de François Mitterrand lui assurèrent des chantiers, hors d'échelle mais à sa mesure : celui du Grand Louvre où il imposa le contesté Pei, puis celui de la longtemps nommée « *Très Grande Bibliothèque* ». Les années 2000 l'inscrivirent encore au sommet de la Maison des Cultures du monde. Cette trajectoire de haut fonctionnaire, Emile Biasini accepta de la parcourir devant moi, avec moi, jamais à la manière d'une réussite sociale, ni, ailleurs, sur le registre de l'amertume. Il raconta, me lit ses lettres, celles des autres, se souvint, pour moi, d'un instant, d'une couleur, d'un échange, d'une émotion. Notre amitié - j'ose la nommer ainsi - se poursuivit bien au-delà de 2005. En avril dernier, je lui demandais pourquoi il m'avait tendu la main et ne cessait de le faire. Il me répondit : « *J'ai toujours aimé la compagnie de Gaëtan Picon et, à travers vous, je l'ai revu, relu, compris une dernière fois* ».

Agnès CALLU